



Djamila ou la raison d'État

Aujourd'hui, tu as trente-six ans. Quelle est ta vie ? Combien as-tu d'enfants ? À qui as-tu été mariée ?

Fais-tu encore des rêves ?

Juin 1976.

C'est toi la première. La première enfant dont j'ai eu la responsabilité, quand j'ai été embauché à l'Aide Sociale à l'Enfance, affecté à l'époque sur un poste d'éducateur.

Je suis venu te chercher dans ton lieu d'accueil. Tu m'as sauté au cou, et tu as cru que je t'emmenais en promenade, comme d'habitude lorsque je venais te voir. Je me suis

senti bien trop lâche pour te dire où je te conduisais. Tu rigoles, dans la voiture, tu me montres des chiens, des passants, des arbres en fleurs, le printemps éclate en couleurs et en parfums, il fait chaud, et moi, je fais semblant de participer à ta joie. J'ai les yeux qui s'embrouillent, attention, je roule trop vite, je me sens mal, affreusement mal.

Tu as été gravement maltraitée par ton père, et placée en urgence au Foyer de l'Enfance. Depuis quelques semaines, tu as retrouvé l'énergie et l'envie de vivre qui appartient aux enfants de ton âge, aux enfants de quatre ans.

J'ai reçu hier un message sibyllin : tu dois être conduite au consulat du pays dont est originaire ton père. Il va te reprendre, malgré le placement judiciaire, malgré la gravité de ta situation, et il va te renvoyer dans son pays. Avec ou sans lui. Il n'y a rien à discuter, rien à comprendre. Il a fait jouer d'importantes relations. C'est une affaire grave, paraît-il, une affaire diplomatique. Je suis chargé de te raccompagner à notre administration, qui fera ensuite le « transfert » vers le consulat. Ton histoire à toi, n'est pas une affaire diploma-

tique, c'est juste une histoire de petite fille malmenée par la vie, par ses parents, et maintenant par les diplomates, si mal nommés.

À mon arrivée, il est midi, et j'apprends que l'inspecteur est parti déjeuner. La secrétaire croit me rassurer : elle va appeler un chauffeur pour t'emmener au consulat. Je m'y oppose et déclare que j'irai moi-même. Réaction stupide, je ne veux pas te laisser à un inconnu, je vais moi-même te conduire vers l'abandon.

Au consulat, nous sommes reçus par une assistante sociale, qui cache sa honte derrière des excès de politesse, et je crois comprendre que tes parents sont dans la pièce à côté. Toi aussi tu commences à comprendre, tu te mets à hurler, tu t'accroches à mes jambes. Alors l'assistante sociale te saisit à bras-le-corps, et me dit que je dois partir. Elle t'emporte dans la pièce à côté. C'est fini.

Je me suis enfui, poursuivi par tes cris. Assis au volant de la voiture, je me suis mis à pleurer. Le beau métier que je commençais d'exercer venait de s'imprégner d'une première tache, indélébile.